

---

M A N U S C R I T

---

## ***LE REPLI DU PAYSAGE***

de Magdalena Schrefel

traduit de l'allemand (Autriche) par Katharina Stalder

cote : ALL19D1145

année d'écriture de la pièce : 2014  
année de traduction de la pièce : 2019



Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :  
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international  
de la traduction théâtrale ».

*pour Franz Gsellmann et Armand Schulthess  
pour le rêve des humains de se surpasser  
et pour toutes les machines que nous deviendrons*

Magdalena Schrefel

## **Personnages**

MAIJA et MÄDI, deux sœurs de la ville

PÈRE, un vieil excentrique

FILS, un garçon de douze ans, plus tard presque adulte

MAIRE, un villageois

MACHINE, aussi CHUCHOTEMENT et BRUISSEMENT, MURMURE et SUSURREMENT,  
peut-être même beaucoup, beaucoup plus, tout le monde ou personne

## **Temps**

AUJOURD'HUI, le temps profond

AUTREFOIS, le temps d'avant le déluge

UNE FOIS, le temps en dehors de tous les temps

Pour représenter les différentes périodes, tous les moyens sont permis – sauf la projection vidéo.

## 1. UNE FOIS // LE DÉBUT DE TOUS LES DÉBUTS

PÈRE. - Ici chez nous c'est comme s'il n'y avait rien entre l'œil et le paysage, comme s'il n'y avait pas d'interstice, pas de temps non plus et pas d'appui. Ici chez nous l'œil s'enfonce directement dans le paysage, il s'y ajuste et le regard le comprend, il est compréhensif. Ici la lumière trace chaque ligne, la lumière repasse sur chaque contour et remplit chaque espace. « La lumière », dit-on ici chez nous, « vient directement du cœur des humains », et « elle vient aussi des choses, des animaux et des minéraux ». Elle est chaude et claire, la lumière, elle n'éblouit que rarement, quand elle est lasse des regards humains, et elle a rendu aveugle plus d'un. En hiver la lumière passe au blanc. Le blanc vient du ciel et se dépose sur tout, il n'épargne aucune colline, aucun arbre et aucun buisson, et on ne peut plus voir ni caillou, ni brin d'herbe, ni trace, juste du blanc. Le blanc ferme l'interstice entre le ciel et la terre, et on ne peut plus du tout apercevoir le bout du monde. Et on peut faire tous les efforts qu'on veut, plisser les yeux et se concentrer, sur un point, un grain, un flocon, on ne verra rien que du blanc. On aimerait croire alors qu'on voit l'infini, tout droit vers le néant d'où nous provenons. On aimerait penser alors qu'on est dans l'univers, un solitaire qui tombe à travers le temps tout entier et l'espace tout entier, totalement détaché, la terre dérobée de sous les pieds.

Et au moment où l'on pense que tout est perdu dans le blanc, voire que tout est perdu, que la vie a pris fin ni vu ni connu, c'est là que tout verdit ici chez nous. Le vert vient de la terre, il sort des profondeurs, et ni sol, ni tronc, ni maison n'est épargnée par le vert de ce vert. Même le ciel semble alors être de ce vert, même le ciel prend au printemps la couleur de cette terre, même le firmament ne peut résister à cet éveil, à cette éclosion, à ce fleurissement. À force d'être vert, le ciel devient un lac, un petit lac de forêt profond qui se déverse sur le paysage. Et au moment où l'on pense que tout va être submergé, que le ciel lacustre va tout inonder ici-bas et que personne ne sera épargné, c'est là qu'arrive l'automne ici chez nous. En automne, le paysage reprend son étendue, absorbe tout, même ce qui ne lui appartient pas, ne lui a jamais appartenu. En automne, le paysage reconquiert la terre, élargit ses frontières, loin, loin jusqu'au-delà de l'horizon. En automne, le pays est un pays étroit qui dans son début cache sa fin et, qui plus est, dans sa fin, son début. Or, il faut faire quelque chose, on ne peut tout simplement pas l'accepter tel quel, j'ai pensé. « Cette étroitesse, il faut l'affronter, il faut lui faire face avec courage, avec ferveur », j'ai chuchoté. « Une telle étroitesse, elle est obscène, elle blasphème contre tout un chacun et surtout contre moi », ai-je dit, oui, « Une telle étroitesse, on ne peut tout simplement pas la laisser se répandre toujours plus », me suis-je exclamé. Et j'ai commencé mon travail.

## 2. AUJOURD'HUI // QUAND EST-CE QUE CE SERA DE NOUVEAU L'ÉTÉ

MÄDI. - Une fois je veux vivre quelque chose

MAIJA. - ...

MÄDI. - Rien qu'une seule fois

MAIJA. - ...

MÄDI. - Si pour une fois quelque chose arrivait

MAIJA. - Quoi donc

MÄDI. - Je ne sais pas

*Un temps*

MAIJA. - Nous pourrions tenter une expédition

MÄDI. - Dans l'Uni-Vers  
Ou dans l'Amas-Zonie

MAIJA. - Ou dans le Pays-Sage

*Un temps*

Si on va en bus jusqu'en bordure de ville

MÄDI. - Le long des barrières

MAIJA. - Et par-dessus les murs  
Et à travers les fossés  
On arrive aux limites de la zone

MÄDI. - Mais c'est interdit

MAIJA. - Dis donc

*Un temps*

MAIJA. - Un frère y est allé une fois

MÄDI. - Mensonge

MAIJA. - Non

MÄDI. - Tu mens

MAIJA. - Toi-même

*Un temps*

MÄDI. - Qu'est-ce qu'il a dit

MAIJA. - Qui

MÄDI. - Un frère

MAIJA. - Dit de quoi

MÄDI. - Idiote

*Un temps*

MAIJA. - Il a dit qu'il y avait des trésors  
D'avant le temps profond

MÄDI. - Avant le temps profond  
C'était quand

MAIJA. - Tu l'as appris à l'école

MÄDI. - D'abord il y a eu le temps distendu  
Et puis le temps rapide  
Puis le temps refroidi  
Et puis

MAIJA. - Et puis

MÄDI. - Et puis il y a eu nous  
C'est ça

MAIJA. - Exact

*Un temps*

Nous pourrions y aller

MÄDI. - Tu crois

MAIJA. - Sans être obligées d'entrer

MÄDI. - Juste pour voir

MAIJA. - Oui comme ça juste pour voir

*Un temps*

MÄDI. - Et tu ferais quoi

MAIJA. - De quoi

MÄDI. - Du trésor

MAIJA. - Je ne sais pas

MÄDI. - Je le laisserais là  
Pour que plus tard peut-être un autre enfant puisse le trouver

MAIJA. - Et puis un autre

MÄDI. - Et encore un autre

MAIJA. - Et ainsi de suite

MÄDI. - De sorte que tous les enfants du monde puissent trouver un trésor une fois dans leur vie

MAIJA. - Au moins une fois

MÄDI. - Comme nous quoi

*Un temps*

MAIJA. - Nous aurions besoin de provisions

MÄDI. - Et de pelles

MAIJA. - Des lampes-torches  
Le mieux serait de prendre aussi des vélos

MÄDI. - Et des pistolets à eau

MAIJA. - Ça servirait à quoi

MÄDI. - Au cas où

MAIJA. - Au cas où

MÄDI. - On ne peut pas savoir

*Un temps*

MAIJA. - Tope-là

MÄDI. - Oui tope-là

MAIJA. - Mädi, aucun mot à personne

Tu m'entends  
À aucun ainé

MÄDI. - À aucun soignant

MAIJA. - Et aucun prof

MÄDI. - Aucun frère

MAIJA. - Ni aucune sœur  
Tu entends  
À aucune sœur non plus  
Jurécraché aucun mot à personne

MÄDI. - Jurécraché aucun mot à personne

*Un temps*

MAIJA. - Bien

MÄDI. - Carrément trop bien

### 3. AUTREFOIS // NOUS DEUX SEULS CE SOIR

FILS. - Papa.

PÈRE. - ...

FILS. - Papa, j'ai faim.

PÈRE. - ...

FILS. - Papa, on n'a rien à manger dans la maison.

PÈRE. - ...

FILS. - Papa, une fois de plus on n'a rien à manger dans la maison.

PÈRE. - La ferme, Gamin.

*Un temps*

FILS. - Papa, une fois de plus tu n'es pas allé au village.

PÈRE. - « Le Bois a toujours donné à manger à tout un chacun », disait le Grand-Père. « Le Bon Dieu a créé le Bois pour qu'il soit le garde-manger des humains », voilà ce qu'il disait. « Aucun être humain ne devra jamais souffrir de la faim, non, et c'est pourquoi le Bon Dieu lui a donné un Bois », voilà ce qu'il racontait, le Grand-Père, chaque jour, chaque soir. Jusqu'à ce qu'enfin il fût mort.

FILS. - Tu viens dans le Bois, Papa, tu viens avec moi ?

PÈRE. - Une fois le Grand-Père m'a emmené à la chasse. Le Grand-Père dit : Tu dois apprendre à lire les traces des animaux comme si c'était la langue de ta mère ». Et : « Tu dois apprendre à trouver tes repères », dit-il, « comme si c'était le pays de ton père ». Puis il s'est enfoncé profondément dans le Bois avec moi, me tenant sagement par la main. Puis il me fit m'asseoir dans une clairière, sur un tronc d'arbre et me dit de compter jusqu'à cent. Et moi : « Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit », j'ai compté jusqu'à cent. En observant les termites s'approprier le tronc d'arbre, le civiliser, lui incorporer des maisons, des tours et des ponts. Puis j'ai levé les yeux. Et il n'y avait qu'un Bois autour de moi, aucun humain nulle part n'était en vue. Et c'est alors que j'ai su que pour nous les humains il n'y a rien à tirer du bois.

FILS. - Veux-tu venir avec moi, abattre un chevreuil, Papa, viendras-tu avec moi, pour nous chasser un souper ?

PÈRE. - Le soir venu, alors qu'il faisait déjà très sombre, que les animaux m'avaient flairé et que le Bois me considérait comme son bien, le Grand-Père est revenu. Il a dû admettre que le Bois et moi ne serions jamais d'accord. Que le Bois serait toujours plus grand que je ne pourrais jamais grandir. Il m'a pris sur ses épaules et dit : « Qui a peur du Bois ne pourra jamais devenir un homme ».